

## BESOIN POUR VIVRE DU FRANÇAIS : UNE ENTREVUE AVEC CLAUDE DUBOIS

Par Jean-Sébastien Ménard

Claude Dubois est un des grands de la chanson québécoise. Le 25 octobre 2018, je lui ai parlé dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche* et pour faire suite à l'aimable intervention des gens du [Théâtre de la Ville](#), où Monsieur Dubois était de passage le 22 septembre dernier.

### **Claude Dubois, pouvez-vous nous parler de votre parcours?**

Mon parcours a été simple. J'ai commencé à chanter quand j'étais tout petit. J'ai enregistré mon premier disque alors que je n'avais que douze ans. Il n'y a que ma mère qui l'avait acheté, mais quand même...

À seize ans, j'ai enregistré mon second disque. Cette fois-là, c'était en tant qu'auteur-compositeur-interprète et non seulement en tant qu'interprète. Les gens ont aimé mon album et il s'est bien vendu. Ça a été un bon coup d'envoi à ma carrière, mais ça a un peu ombragé mes études. C'est une chose qui m'a fatigué pendant une bonne partie de mon adolescence.

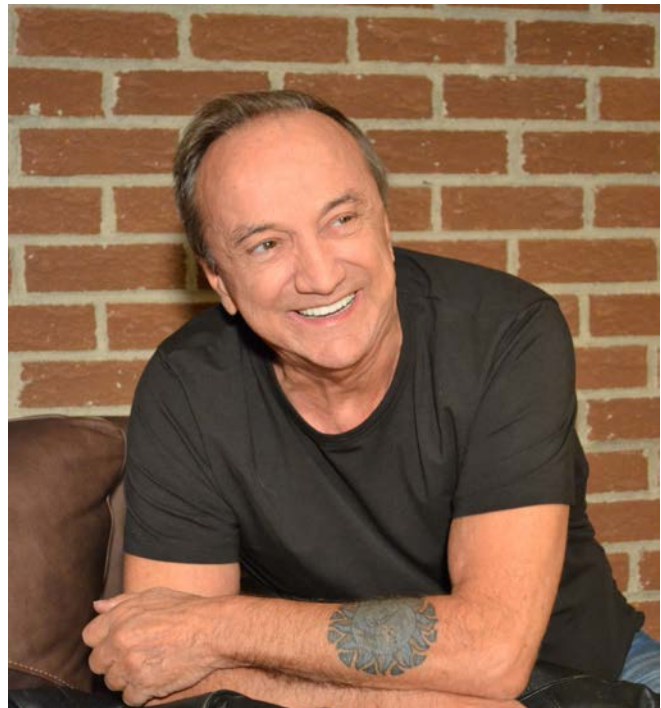


Photo : Audrey Carlos

J'ai fini par terminer mon secondaire, mais, pour moi, ce n'était pas suffisant. Ça a été mon regret : de ne pas avoir étudié en littérature ou quelque domaine du genre. Pour pallier ça, j'avais un ami proche qui arrondissait mes écoles buissonnières en m'apportant des lectures et en me faisant découvrir les grands poètes qu'il étudiait à l'Université de Montréal, où je l'accompagnais comme auditeur libre.

Outre ça, j'ai toujours fait ce que je voulais et ce que j'aimais. Je ne suis pas un carriériste. Je n'ai pas eu besoin de subir quoi que ce soit et j'ai toujours pu avancer dans la vie en étant bien là où j'étais à travers le monde.

De fil en aiguille, j'ai fait une multitude de rencontres. Dans ma jeunesse, mon école a été un lieu qui s'appelait l'Association espagnole – malheureusement, ce lieu n'existe plus –, où je rencontrais des gens comme Claude Gauvreau, Pauline Julien, Gilles Vigneault et beaucoup d'autres artistes, poètes et écrivains. Je suis donc allé non pas à l'école de la rue, mais bien à l'école de l'Association espagnole.

### **Qu'est-ce que le français représente pour vous?**

Pour moi, le français, c'est comme un petit frère fragile qu'il faut protéger parce que tout le monde en abuse. Par moment, il est un peu prétentieux et il est sûr qu'il est à l'abri de tout, mais, mon dieu, qu'il est fragile!

Évidemment, je parle du français du Québec et non du français en France.

Le français, en France, il est saupoudré de son rêve américain. Pour lui, l'Amérique n'est pas un continent, mais un pays qui s'appelle les États-Unis. Alors, il est rempli de « parking », de « pull-over », de « week-end » et de tout ce qu'on voudra... Ça ne l'atteint pas trop, mais nous, ici, c'est autre chose. Nous, ici, c'est l'assimilation, c'est la perte du français. C'est complètement une autre escalade.

### **Vous écrivez depuis que vous êtes tout jeune. Quel est votre rapport à l'écriture?**

Je me considère un peu en grève en ce qui concerne l'écriture. Je suis plus en état d'y penser que de le faire. Je retiens toujours cette phrase : « Tout a été écrit, sauf par moi. » Quelqu'un a aussi déjà écrit qu'un écrivain écrivait toujours la même chose. Ça, c'est un peu vrai, si on fouille très loin dans les racines de ce que l'on écrit, mais, moi, j'ai toujours essayé de me renouveler, de faire autre chose que ce que j'avais déjà fait. J'ai toujours essayé de m'aventurer sur d'autres terrains.

La plus grande difficulté, en ce qui me concerne, dans l'écriture, c'est de parler des vraies choses sans être un journaliste d'actualité. Le public n'a pas tellement envie de se faire radoter ce qui va mal dans le monde, mais si on réussit à en parler avec un soupçon d'intelligence et de subtilité, c'est absolument apprécié. Et, normalement, ce sont des textes qui passent à travers le temps.

### **Quand vous écrivez une chanson, écrivez-vous d'abord la musique ou d'abord les paroles? Comment vous y prenez-vous?**

Il n'y a pas de recette. IBM avait essayé de faire une recette pour écrire des chansons et ça n'a pas marché.

C'est arrivé où j'ai fait les deux en même temps, où les deux se liaient. J'ai aussi « donné » dans « faire la musique avant » et dans « faire le texte avant ». J'ai « donné » dans toutes les

directions. Je n'ai pas encore trouvé de méthode. En fait, je pense que la meilleure méthode, c'est de ne pas en avoir et d'être libre.

Ce n'est pas toutes les chansons qui prennent une place. J'en écris beaucoup et elles ne sont pas toutes connues.

**Est-ce que vous êtes un grand lecteur? Y a-t-il des auteurs ou des artistes qui vous ont marqué davantage?**

J'ai plutôt tendance à acheter les anthologies...

Dans la littérature et dans la musique, ce sont les moments de grâce qui me rejoignent. Dans la chanson, il y a des moments qui sont touchants, d'autres qui nous bouleversent et d'autres encore qui nous rejoignent. C'est difficile de nommer un auteur. Il y a plutôt des œuvres qui nous chavirent.

Pour moi, réussir dans la chanson, c'est d'être capable, à un certain moment, peu importe lequel, de chavirer tout puis de toucher les émotions et tout ce qui nous entoure. C'est ça qui me rejoint, mais ce n'est jamais nécessairement répétitif chez l'un et chez l'autre.

Oui, j'ai jaloué certains textes, c'est sûr. Peu importe l'origine, peu importe l'artiste, il y a des choses qui ont été écrites qui, à mon sens, sont magnifiques.

Je pense qu'en littérature, en poésie et en chanson, il y a des moments fabuleux, mais je ne fais pas partie de l'hameçon qui s'accroche à un appât. Je pense que la magie de la littérature, c'est les moments de grâce, de béatitude, de merveille et d'éblouissement.

**Sur votre site Web, vous avez écrit : « Je n'aurai laissé derrière moi que quelques pas dans le sable du temps, effacés par la vague des modes ». Tout au long de votre carrière, vous avez chanté en français et vous avez exploré différents styles : folk, reggae, rock. Vous avez sorti, depuis les débuts de votre carrière, plus de 40 albums, incluant les compilations et les albums devant public. Comment faites-vous pour constamment vous renouveler?**

Mes approches n'en étaient pas de mode, mais de conviction. Ça a toujours été le résultat d'une rencontre avec la musique, avec des musiciens et avec des événements. Je n'ai jamais fait de trucs pour « pogner ».

Quand j'ai fait l'album *Mellow Reggae*, par exemple, c'était du « roots », du reggae, et ce n'était pas encore populaire. Je pense qu'il y avait Éric Clapton, avec « I Shot the Sheriff », qui en faisait – lui, c'était du « ska » -, mais ce n'était pas encore à la mode. Ça l'est devenu bien après. Moi, quand j'ai fait du « roots », les artistes qui faisaient du reggae en français, il n'y en avait pas.

Il y a eu, des années après, Serge Gainsbourg qui a suivi le même procédé que moi qui avais mélangé ce qu'on appelle du « roots » à notre musique très française, avec des portées de violon et des envolées. Mon album « roots », je l'ai enregistré dans un studio à Londres, à

Basing Street Studios, avec un band qui avait perdu son chanteur, les Wailers, qui veut dire en réalité, les « chasseurs de baleine »<sup>1</sup>. C'était les musiciens de Bob Marley. Ils m'ont bien entouré. Ils ont joué la musique que j'avais apportée à partir des racines. C'est ça la base du reggae, c'est à partir des racines que le reggae est né et non pas à partir du côté plus pop et plus commercial, qui est le « ska ». J'ai aussi eu François Rauber, qui était l'arrangeur de Brel, qui m'a fait les arrangements. De toute cette magie-là ensemble, de tous ces gens que je suis allé rencontrer les uns après les autres, qui ne se sont jamais connus, cet album est né.

Je l'ai repris il n'y a pas très longtemps et je l'ai retravaillé parce que lorsque l'on a enregistré avec les musiciens, au début, ils étaient un peu trop « boucanés », alors les tonalités n'étaient pas tout à fait les bonnes. À l'époque, j'ai dû m'y plier parce que je n'avais pas les moyens de recommencer. Alors, j'ai chanté la première version avec une voix en-dessous de mes capacités. J'ai quand même réussi à le faire. J'en remercie le ciel, mais je l'ai quand même réparé en gardant les musiciens, parce qu'aujourd'hui, nous avons les outils pour changer les tonalités sans en changer la vitesse. Ça s'appelle Protocol. C'est fait avec les mêmes machines que vous avez pour vos textes, la même patente, les mêmes ordinateurs, la même « guenille ». Ça m'a donc permis de réenregistrer et de redonner une vie à tout ça. J'ai renommé l'album *Mes racines*. C'est quelque chose que je souhaitais faire. Je ne l'ai pas fait pour en vendre, parce que, quand je l'ai fait, le CD était mort, mais je tenais à le laisser avec ce souvenir-là et avec cette réalité-là. Ça, ce n'est qu'un moment, c'est le travail pour un album, c'est l'une des approches que j'ai utilisée.

Quand j'ai fait du rock, c'était autre chose. Le rock a toujours fait partie de moi. Je ne suis pas « la grand-mère de la Bolduc », j'ai grandi dans le rock n'roll. Quand j'en ai fait, je n'ai eu qu'à me souvenir, je n'ai pas eu besoin de rencontrer qui que ce soit. Le rock fait partie intégrale de ma personne. C'était dans mon ADN. Ça n'a pas été dur à exprimer. Je n'ai pas fait de rockabilly. Je trouvais ça quétaine. Il y a plusieurs formes de rock. Il y a eu des rocks totalement « slow », d'autres, comme « Apocalypse », qui étaient des blues. Je suis toujours allé là où j'avais envie d'aller.

**Vous avez incarné le personnage Zéro Janvier pour l'enregistrement du disque de l'opéra rock Starmania. Pouvez-vous nous parler de cette expérience?**

J'ai fait le disque, l'interprétation. Des décennies après, je me suis retrouvé aux Champs-Élysées, à un théâtre qui s'appelle Le Marigny, où j'ai joué le personnage qui avait été joué, sur scène, avant, par d'autres.

À la création de Starmania, moi, j'étais en train d'enregistrer l'album *Fable d'espace*. J'étais dans l'état de New York, à Bearsville, qui est le village voisin de Woodstock. Je me suis sauvé de là pour aller enregistrer « Le blues du businessman », à la demande de Luc Plamondon. Lors

---

<sup>1</sup> En fait, les « wailers » sont ceux qui émettent un pleur prolongé de douleur, de colère et de tristesse. Voir <https://en.oxforddictionaries.com/definition/wailer>

de la séance d'enregistrement, il y avait mon ami Georges Thurston, connu sous le nom de Boule noire. Quand je suis arrivé, on a écouté ensemble la version de Michel Berger qui mettait une note courte au blues... Avec Monsieur Thurston, en nous amusant, nous avons inventé la tenue de note dans la chanson. Je lui dois ça. Je tiens à le souligner parce que c'est important. Imaginez-la sans la tenue de note, cette chanson, et elle n'est plus la même. C'est ça de l'interprétation.

Avant qu'on enregistre, Georges me la chantait à la Vigneault, à la Ferland, à la Charlebois, à la Dick Rivers... On s'amusait. On avait passé toute la nuit à boire de l'eau, évidemment, pour finalement trouver une façon d'interpréter le blues. Quand on est entré dans les studios le lendemain matin, dans un état merveilleux, Georges a parlé aux musiciens, qu'il connaissait déjà, et il leur a expliqué la « patante ». On n'a rien dit à l'arrangeur, qui était Michel Berger, et rien non plus à Plamondon. On a enregistré la chanson en une prise, la première qu'on a faite et c'est ça qu'il y a sur le disque. D'origine, c'est resté comme ça. Plamondon et Berger étaient vraiment chavirés et ravis parce qu'ils découvraient la chanson avec des notes tenues.

Ma carrière de Starmania s'est arrêtée là.

Après l'enregistrement, je suis reparti dans l'état de New York, dans le studio, avec un gars qui s'appelle Todd Rundgren. J'étais gâté. J'avais des musiciens de The Band avec moi. J'avais des gens de partout qui venaient jouer pour moi pour des « peanuts », parce qu'ils aimaient ma voix. Il faut savoir que je n'avais pas d'argent. Je ne pouvais pas payer des milliers de dollars par jour pour produire des choses fabuleuses. Je n'avais pas de pognon. Alors, ces gens-là m'aidaient. Moi, j'étais comme un mendiant de la musique. Ils aimaient ce que j'écrivais. Et, toujours, ils me répétaient: « You should sing in a language that we do understand ». Ils étaient en « maudit ». Ils me disaient : « Si tu chantaient en anglais, ça serait tellement fabuleux. » Mais j'avais tellement la tête dure que je n'ai jamais voulu le faire. Et j'ai encore ma tête dure! Je tiens à chanter en français!

### **Le français a toujours été important pour vous...**

Oui, toujours. Pour moi, nous sommes un petit monde fabuleux. Il y a des gens qui le prennent mal quand je dis ça, mais quand je nous compare à un enfant à qui on donne la main pour traverser l'univers, c'est complètement l'inverse du regard des Français qui pensent leur langue comme une langue vivante et indestructible, alors que les Chinois sont largement en avant de nous, que l'anglais, même si c'est la langue du commerce, est largement en avant de nous, bien qu'elle contienne plus de 80% de nos mots... L'anglais, il reste quand même que ce n'est pas du français. Les anglophones parlent français sans le savoir, j'ai entendu ça récemment à la radio, mais, malgré ça, ce n'est pas du français. C'est en quelque sorte de l'espéranto.

### **Est-ce que chanter les textes des autres et chanter ses propres textes, c'est la même chose?**

Rendre des mots, leur donner une sonorité, une âme, c'est un défi. C'est le rôle de l'interprète. Si on dit des mots sans les sentir, sans leur donner l'émotion, sans les supporter, sans les enrober, ça risque d'être un peu plate. Si, on les mâche parce qu'on chante avec une patate dans la bouche, on ne les entend pas, les mots. Si on ne les entend pas, on entend des

murmures. C'est comme si, en réalité, l'interprète était un trombone embouché. C'est très important que l'interprète articule, quelle que soit sa façon de le faire. Même s'il a décidé de chanter avec une patate, il faut qu'on comprenne la patate. C'est excessivement important, parce que, sinon, si tu perds les mots... Oui, c'est vrai qu'on peut décoder, mais il me semble que c'est très important quand on est assis et qu'on écoute un spectacle de comprendre ce qu'on nous dit. On est en droit d'exiger d'avoir le *top*, le maximum. L'artiste qui est sur scène, lui, est dans l'obligation de livrer. Il doit livrer le texte. Il le livrera comme il le veut, selon sa perception de l'art, mais arrangeons-nous quand même pour que l'art en chanson soit audible. Moi, ça, c'est mon monde. C'est le monde dans lequel je suis. C'est ma réalité et c'est pour moi incontournable.

**Parmi toutes vos chansons, est-ce qu'il y en a une que vous préférez davantage, que vous aimez chanter sans cesse?**

Ce n'est pas vraiment moi qui décide des incontournables, mais le public. Moi, tout ce que j'ai à faire, c'est de leur faire plaisir, mais je ne peux pas chanter que ce qu'ils me demandent. Je mets quand même des choses qu'ils connaissent moins et j'essaye de toujours les étonner et de les amener, peut-être, vers d'autres bouées, plutôt que de toujours se tenir à la même. Ce n'est pas à moi de décider des chansons qu'ils préfèrent et ce n'est pas une de mes maladies de dire quelle chanson doit être préférable aux autres. Si c'était le cas, je la réécrirais à nouveau, la chanson. Et si je n'en avais qu'une, j'en ferais d'autres.

**Quels sont les projets sur lesquels vous travaillez ces jours-ci?**

Rester vivant. C'est un projet de toute heure, dans le large sens du mot : pas strictement au niveau de la santé, mais aussi au niveau de l'intelligence, si possible, de la perception et de l'esprit. Essayer quand même d'avoir un esprit plausible. Essayer d'évoluer, de donner plus. J'essaye toujours d'allonger la performance. C'est mon but. Ce n'est pas facile, mais c'est un beau défi. J'adore ça. C'est un beau métier celui que je fais et ça mérite qu'on s'y applique et qu'on donne le maximum. Alors, c'est un peu ça, mon projet.

Dans l'écriture, je ne m'interdis rien du tout. J'y redonnerais un coup, c'est sûr, peut-être même plusieurs coups. Mais, pour moi, l'immédiat, c'est le plus important. Demain, ça sera là quand ça sera immédiat. Moi, en ce qui me concerne, ce n'est pas hier, ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui. Mes projets, c'est l'immédiat, c'est vraiment d'essayer de donner le maximum. C'est ça qui est mon cheval de résistance.

**Si vous aviez un message à formuler à l'intention des étudiants et des étudiantes par rapport au français et par rapport à l'avenir, quel serait-il?**

On est déjà en français. On naît et on est en français. Dans le verbe « être », je dirais : « Soyez ce qui vous tente, ce qui vous plaît. Faites ce que vous aimez. Trouvez quelque chose où vous ne compterez pas les heures. Ça va passer tellement vite. C'est peut-être une béquille que ça passe vite, mais c'est moins long. C'est moins longtemps et c'est moins chiant. » Moi, je trouve que de trouver à faire quelque chose qui nous passionne, c'est le plus beau cadeau qu'on puisse se faire.

Pour en savoir plus sur Claude Dubois, voir [www.claudedubois.ca](http://www.claudedubois.ca)

Pour connaître la programmation du Théâtre de la Ville, voir : [www.theatredelaville.qc.ca](http://www.theatredelaville.qc.ca)